

nous donnera ce dont nous avons besoin pour notre vie ». [Des **conditions**, et des **dangers énormes** de l'aide allemande, pas un mot...]

CHAP. XI. — *De ce qui doit être fait à présent*, (c.-à-d. pendant la guerre N. d. A.).

Il faut, avant tout, réveiller le peuple. Le temps de guerre est le *seul* temps possible à cela.

Il faut, pendant la guerre, « tellement réveiller le sentiment du peuple flamand, que ce dernier soit prêt, au moment donné, à vouloir ce qui le sauve pour toujours », c.-à-d. l'**autonomie**.

Il faut que cette volonté soit assez forte pour pouvoir défier n'importe quel obstacle. — On emploiera d'abord et de préférence les voies légales ; la révolte (oproer) ne viendra qu'ensuite. — Il s'agira de **vouloir** le premier jour que nous serons de nouveau indépendants, donc le premier jour de paix, ou peut-être, déjà pendant les pourparlers de paix.

CHAP. XII. — *Responsabilité et espoir*.

Notre mouvement veut préparer la volonté en vue du premier jour de paix. « *Ainsi est écartée toute suspicion touchant son but, qui ne consiste pas à déposer les armes, dans la révolte contre l'autorité, dans le passage à l'ennemi, dans l'abandon de la lutte ou la grève, etc. etc.* » [On trouve ici tous les moyens auquel le frontpartij aura recours deux mois plus tard, et qu'il avait d'ailleurs déjà envisagés — *comme nous le verrons, irréfutablement* — avant la publication du « *Cathechismus* »]. Ceci servirait uniquement l'ennemi. Nous avons déclaré assez clairement que nous ne voulons servir aucun ennemi [sous-entendu : pas plus la Belgique que l'Allemagne N. d. A.], mais seulement et uniquement le peuple flamand ».

La trahison.

Mars-Avril 1918.

La défection de la Russie, en renforçant les espérances de victoire des puissances centrales, avait déjà augmenté l'audace des *activistes* d'une part, et des « *fronters* » de l'autre.

Lorsque se déclancha la formidable offensive allemande, qui mit à plus d'une reprise, mais surtout au premier choc, les Anglo-Français en très mauvaise posture, les activistes en pays occupé s'imaginèrent qu'aucun obstacle ne pouvait plus contrarier la réalisation de leurs plans. De leur côté, les *chefs* et les *instigateurs* du « *frontpartij* », [dont le programme, nous l'avons vu, ne différait plus de celui du « Raad van Vlaanderen » que concernant le *soutien*, moral et autre, à *accorder* aux Allemands, c'est-à-dire la *coopération directe* avec ceux-ci,] se familiarisèrent de plus en plus avec l'idée que « *le succès de tout travail de propagande se maintient et tombe avec la cause allemande, les buts ne pouvant être atteints que par la victoire finale de cette cause* », — et ils donnèrent en plein dans le **défaitisme**, et pour finir dans la **trahison**.

— « Si, maintenant que la situation des Alliés est précaire, nous ne prenons pas une décision ferme, les Flamands auront beaucoup à

souffrir au cas où les Allemands seraient victorieux. Dans le cas contraire, les Alliés se chargeront de l'affaire et la régleront au désavantage des Flamands. » [A noter que la seconde phrase ne fait aucune suite à la première, et qu'elle est bien plus dangereuse.]

Ainsi parlaient les propagandistes. D'autre part, voici un document qui reflète la mentalité à cette époque, et qui prouve à toute évidence que, quoique portant notre uniforme, ces gens n'étaient plus *de notre côté* de la barricade, qu'ils y étaient à l'aise (qu'on nous passe l'expression suggestive) « *comme le diable dans le bénitier* ». Nous le reprenons du « Vl. Weezang aan den Yzer » n° 3, p. 65-70.

« Arm Vlaanderen aan den IJzer ».

(*La Pauvre Flandre à l'Yser*).

Un jour l'histoire parlera du martyr flamand à l'Yser comme d'un exemple classique d'oppression nationale.

L'état belge avait réussi déjà depuis 14 à faire de l'ouvrier flamand un esclave industriel sans défense, un homme n'ayant que muscles et force brutale, bon uniquement à faire le « coolié », un cheval de trait sans aucun désir d'amélioration du sort, sans aucune conscience de valeur personnelle. A présent, **pendant cette vie de tranchées, qui dure depuis des années, sa force musculaire aussi devait être minée et brisée.** (Ce passage est imprimé en gros caractères N. d. A.).

Quand bientôt la Flandre apprendra de la bouche même de ses enfants de l'Yser avec quelle horrible cruauté ceux-ci furent martyrisés, combien de travail inhumain, quelles marches longues, inhumaines et inutiles, ne servant à rien ni à personne, ils accomplirent : en vérité, alors des poings se lèveront menaçants vers le ciel, et aucun pouvoir ne sera en état d'étouffer les clameurs des mères exigeant justice.

Pauvres petits « piottes » flamands du 3^e de ligne, qui succombèrent inanimés ou morts dans les dunes de Bray-Dunes et de La Panne pendant cette fameuse marche de mai 1915. — Pauvres piottes flamands de la 1^{re} D. A. qui, chargés comme des mulets durent, lors de votre retour de Mailly, traîner les pieds pendant 8 heures, qui tombèrent, restèrent couchés et ne purent que voir passer les voitures d'Ambulance déjà remplies d'autres camarades souffrants.

Pauvres petits piottes flamands du 3^e de ligne, qui, il y a 2 ans, étaient forcés de se rendre 9 jours sur 12 de Steenkerke aux avancés de Stuivekenskerke pour y travailler la nuit et avaient encore par-dessus le marché des exercices à faire pendant le jour, tout harassés et éternés qu'ils étaient.

Quand les pauvres malheureux, tout épuisés, n'en pouvaient plus et qu'ils se rendaient encore compte que ce qu'ils faisaient n'était pas pratique, que ce qu'ils avaient construit serait démolé le lendemain, — quand alors les médecins faisaient observer que trop d'hommes tombaient malades et que le travail devait être établi d'après une dépense normale de forces physiques, ils se trouvaient toujours invariablement devant leurs Altesses les officiers méprisant et haïssant le flamand — c'était le cas pour la grande majorité du corps des officiers — qui prétendaient qu'un piotte flamand n'a pas le droit d'être fatigué et de tomber malade.

Après 3 années de guerre (depuis août '17 on a finalement construit des baraquements en nombre plus ou moins suffisant), leurs cantonnements étaient encore des étables, trous de cochons, granges et greniers, où la pluie tombait et où l'on se trouvait forcé en hiver — en dehors de l'exercice — de rester tout le temps sous les couvertures sans voir quoique ce fût.

En avril 1916, des paysans déclarèrent que leurs greniers, qui depuis la bataille de l'Yser servirent sans interruption de logement aux soldats, n'avaient jamais vu de paille nouvelle. Pendant le dur hiver de l'année passée, quoiqu'une quantité suffisante de charbon eût été mise à la disposition des hommes dans les tranchées, des sentinelles moururent de froid à leur poste. Beaucoup de cas de pieds gelés se présentèrent. A peu près tout le stock de charbon fut utilisé par les officiers, et les officiers pro-flamands, indignés jusqu'au plus profond du cœur furent envoyés promener quand ils réclamaient : « Ce n'est pas de notre faute si leur pays est si misérable ». Notre force musculaire flamande devait être minée. L'ouvrier flamand devait être détraqué et usé. **Son intelligence aussi devait être abrutie et avilie.** (N. Ce passage est imprimé en gros caractères).

La suprême préoccupation du Hâvre et de l'autorité militaire était d'accentuer encore plus après la guerre l'influence française dans nos fabriques, d'y introduire encore en plus grand nombre des techniciens et des inspecteurs, d'envoyer en des troupes plus nombreux encore nos ouvriers vers la France, et de les y faire mourir des insolations du Midi pour des salaires encore moindres. Ce fut pour le Hâvre et sa suite toute-puissante le temps béni pour extirper la démocratie du mouvement flamand : l'ouvrier deviendrait revêche et d'une basse indifférence pour tout ce qui ne lui remplirait pas l'estomac ni exciterait sa sensualité. **Toute vie intellectuelle devait être empêchée.** (N. Ce passage est imprimé en gros caractères.) L'étudiant fut toujours l'élément le plus zélé et le plus énergique du mouvement flamand. C'étaient les hommes de demain, mûris par une expérience tragique et sanglante, et animés par toute la douleur, toute la misère de leur peuple, dont, maintenant, ils avaient directement souffert eux-mêmes, « C'étaient des éléments de perturbation pour l'Avenir ». (Fernand Neuray, rédacteur en chef du « XX^e Siècle » et de « La Nation Belge ».) Ceux-là devaient être abrutis et avilis. Avec une malice suprême le service fut arrangé de telle façon qu'il devint impossible d'étudier. On veillait à ce que personne n'eût l'occasion de prendre ou de garder des livres. « Les intellectuels à l'armée, voilà l'ennemi ». Et autour de cet ennemi on décréta le blocus infranchissable du matérialisme.

Mais ce qu'il fallait surtout, ce qui devait être obtenu en tout premier lieu, c'était *le viol de l'âme de nos garçons*. « Il faut que les Flamands à l'armée deviennent à leur retour dans leurs foyers des propagandistes de la morale latine. » Ainsi s'exprimait l'introduction d'un programme étendu d'expansion de la morale française dans l'armée, rédigé par la loge du Grand Orient à La Panne. Rien ne fut oublié, rien ne fut négligé de ce qui pouvait de quelque façon favoriser l'atteinte de leur but glorieux.

Beaucoup de circonstances et de raisons d'ordre important nous obligent ici de parler en termes couverts et incomplets. Nous n'exploitons pas les larmes et sentiments de crainte de nos mères flamandes, et nous sommes nous mêmes trop émotionnés pour faire connaître trop brutalement cette page effrayante de martyre flamand à l'Yser.

On exposa partout les choses les plus immorales, déshonorantes et dégoûtantes. Des feuilles illustrées, qui ne pouvaient auparavant passer la frontière de Belgique et étaient défendues sous les peines les plus sévères, sont actuellement recomman-

dées et distribuées par l'autorité. D'en haut lieu vint l'exemple de bestialité éhontée et pleine de défi. Des jeunes gens qui ne cédèrent pas et qui restèrent inébranlables au milieu de cette mare de pourriture morale puante, furent « cherchés » et vexés par leurs officiers.

Tout ce qui aidait d'une façon quelconque au relèvement des mœurs et allait à l'encontre de la dégénération, sous forme de réunions, d'écrits ou d'institutions, fut contrecarré sans merci ou supprimé. « Il faut que la Flandre s'émancipe au sein de l'armée ». « Il paraît que pour être flamingant on ne peut pas coucher avec une femme ». « On devrait durant un mois entier enfermer tous ces flamingants dans un bordel de Montmartre ». Une permission pour visiter un parent qu'on n'a plus vu depuis 3 ans ou qui est blessé, ou pour rendre visite à une mère malade, est refusée méchamment. Une permission « pour aller coucher avec la femelle », accordée de suite.

Des chansons de guerre flamandes ne peuvent plus être chantées pendant la marche sous peine de haute trahison. Des chansons flamandes cependant, traductions de la plus puante saleté française, sont encouragées avec un sourire bienveillant par le supérieur ; il chante avec les autres et la musique du régiment accompagne.

On assassine la Flandre. La race flamande, attaquée d'abord dans son âme et son activité saine, doit être détruite systématiquement. « Il faut que l'offensive Belge ait comme but principal de faire massacrer le plus de Flamands possible. Il importe de rétablir l'équilibre quantitatif entre les deux races, et ensuite d'éliminer tous ces éléments de perturbation pour après la guerre ». Des attaques, reconnaissances, coups de main, bombardements, tout s'exécute de propos délibéré, systématiquement pour défler l'ennemi et le pousser à prendre une revanche sanglante sur les piottes flamands dans les tranchées. Chaque Flamand de la ligne de feu sent cela, voit cela, et cela le martyrise et le désespère. On invente les ordres les plus extravagants, des exercices se font à proximité facile et en vue de l'ennemi, des compagnies entières travaillent en plein jour en des endroits découverts choisis expressément dans ce but. On fait des coups de main dont on est d'avance tout-à-fait certain qu'ils ne procureront aucun avantage stratégique, mais qui servent uniquement à fournir de l'honneur et de l'avancement à un chef. Qu'importe si après cela l'ennemi se venge terriblement et fait payer l'opération au décuple : « il importe de rétablir l'équilibre quantitatif entre les deux races ». N'est-ce pas, Ministre De Ceuninck, qui pouviez vous vanter l'année passée, alors que vous étiez encore général de division, d'avoir exécuté le plus grand nombre de raids ... jusqu'au moment où le Roi, effrayé par le nombre des morts qu'il trouva un jour amassés dans un hôpital de campagne qui devait servir à recevoir les victimes de votre haine anti-flamande, eut peur définitivement de vous laisser aller plus loin dans cette voie !

Des bombardements qui laissent les Allemands intacts dans leurs tranchées — forteresses indestructibles — sont exécutés malgré tout, quoique chacun sache que le bombardement ennemi fera s'effondrer les misérables tranchées des piottes flamands.

N'est-ce pas, Général Bernheim, qui, d'un cœur ardent de Néron, vous réjouissez, tout ivre et serré dans les bras de femmes nues et sans honneur, du tonnerre des canons allemands, qui, défiés par vous, voulaient vous atteindre mais, hélas ! ne parvenaient à démolir que des abris de piottes flamands !

— « Quand cette maudite guerre finira-t-elle donc ? »

— « Hélas, mon garçon, quand assez de Flamands seront tombés au goût de ces grandes têtes. »

Cette conversation usée des longues nuits de veille aux postes avancés exprime le sentiment profondément douloureux des jeunes gens flamands à l'Yser. Cette horrible, effrayante vérité, que c'est parce qu'ils sont Flamands que leurs généraux les exposent sans la moindre nécessité militaire et les envoient à la mort : cette vérité ils la comprennent tous plus ou moins, les meilleurs d'entre eux s'attristent et en dépérissent. Toujours la tuerie continue, toujours les disproportions entre Wallons et Flamands s'accroissent dans l'armée de campagne — il reste à peine 10 Wallons sur 100 soldats — les cimetières deviennent de plus en plus des cimetières flamands et nécessité est d'en établir des nouveaux.

Et demain peut-être les clairons d'alarme sonneront la retraite, la Flandre sera peut-être forcée de se lancer dans l'enfer au profit de l'Angleterre et de la France, elle devra les sauver encore une fois après trois ans de guerre et couronner son martyre en servant de tête de pont devant Calais.

Pauvre Flandre ! pauvre Flandre à l'Yser !

— « *Ce qu'il fallait surtout, ce qui devait être obtenu en tout premier lieu, c'était le viol de l'âme de nos garçons... Des jeunes gens qui ne cédèrent pas et qui restèrent inébranlables au milieu de cette mare de pourriture morale puante, furent « cherchés » et vexés par leurs officiers.* »

— « *On invente les ordres les plus extravagants, des exercices se font à proximité facile et en vue de l'ennemi, des compagnies entières travaillent en plein jour en des endroits découverts choisis expressément dans ce but. On fait des coups de main dont on est d'avance tout-à-fait certain qu'ils ne procureront aucun avantage stratégique,...* — *Cette horrible, effrayante réalité que c'est parce qu'ils sont Flamands que leurs généraux les exposent sans la moindre nécessité militaire et les envoient à la mort..* »

Répondre à tout ce qui est avancé dans cet écrit nous mènerait trop loin. Au surplus, il est tellement évident qu'on a affaire ici à des exagérations ou des fantaisies de fanatiques ou de calomniateurs, qu'on aurait tort de s'y arrêter.

En conséquence de cet état d'esprit, la direction du « frontpartij » prépara froidement **une manœuvre de trahison, qui devait livrer notre armée aux Allemands et mettre les Alliés dans une situation extrêmement périlleuse.** Nous traiterons ce point par après, afin de pouvoir le traiter dans son ensemble.

* * *

D'autre part, *en rapport avec cette manœuvre*, depuis Février ou Mars 1918 — donc, quelque temps déjà avant l'apparition du « Catechismus », — l'envoi de délégués au *Conseil de Flandre* était à l'étude.

Toutefois les chefs n'arrivaient pas à se mettre complètement d'accord. Tous n'étaient pas encore assez radicalement activistes. Ce n'est que vers le dix avril qu'ils surent se décider. Il semble que la

séance définitive fut orageuse, et qu'il fallut encore vaincre de sérieuses résistances. Parmi ceux qu'on pourrait appeler les « invités » ou « membres amis » du « Legerkomiteit », beaucoup désapprouvaient formellement cette attitude, déjà à ce moment-là c. à d. déjà avant qu'ils n'eussent pu constater, avec le caporal A. Debeuckelaere et les autres responsables, que l'envoi en mission était une grande faute. Un ami du caporal A. Debeuckelaere, un docteur militaire, a même signifié à cette occasion, par lettre, au « Ruwaard » qu'il rompait avec lui.

On essaye à présent de nier cette « mission », p. ex. en prétendant que le ou les délégués sont partis de leur propre initiative, contre le gré même de A. Debeuckelaere et des autres. *Il est aisé de prouver à toute évidence que cet essai de donner le change, comme tout autre d'ailleurs, est mensonger.* Bornons-nous à constater :

1) Que les délégués J. Charpentier (caporal) et K. de Schaepdrijver (caporal) eurent dès le début leur place parmi les meneurs du « frontpartij »,

2) Que si Charpentier et de Schaepdrijver avaient voulu partir sans l'assentiment, et même contre le gré des autres, ceux-ci auraient eu toute facilité à les retenir, vu qu'un premier essai de passage à l'ennemi échoua vers le 15 avril dans leur secteur de Dixmude, et que ce n'est que dans la nuit du 1^{er} mai qu'ils réussirent.

3) Qu'après le passage à l'ennemi de Charpentier et de Schaepdrijver, d'autres meneurs incontestables et incontestés du « frontpartij », e. a. le *brancardier Van Sante* (dominicain) sont venus les rejoindre, et que des documents qu'ils n'avaient pu amener leur furent procurés ; — qu'après tout ceci, A. Debeuckelaere, responsable comme Ruwaard, ne s'est pas retiré de la direction du mouvement ;

4) Que Charpentier et de Schaepdrijver restèrent en communication avec le « frontpartij », et que leurs écrits furent propagés au front comme s'il s'était agi d'écrits de la direction même du mouvement ;

5) Que Charpentier et de Schaepdrijver se présentèrent au « Conseil de Flandre » comme délégués du « frontpartij », et que jamais, s'il n'avait eu la certitude que la mission était authentique, le « gouvernement flamand » ne les aurait reçus officiellement, et n'aurait continué à entretenir des relations avec eux.

6) Que Charpentier et de Schaepdrijver se présentèrent aux Allemands comme délégués du « frontpartij », et que jamais, s'ils n'avaient eu la certitude que la mission était authentique, les Allemands, si bien au courant de tout ce qui pouvait leur être utile, ne les auraient reçus officiellement, et n'auraient continué à entretenir des relations avec eux.

7) Que dans ses rapports avec les Allemands attachés au « service

allemand de propagande flamande au front belge », e. a. à *Thielt* et à *Courtrai*, le chef du « frontpartij », A. Debeuckelaere, (fait prisonnier) confirma l'envoi en mission de Charpentier et de de Schaepdrijver.

8) Que par les rapports qu'il eut, presque immédiatement après avoir été fait prisonnier, avec les délégués Charpentier, de Schaepdrijver et Van Sante, e. a. à Gand, le chef du frontpartij confirma l'envoi en mission de ceux-ci.

9) Que des amis de A. Debeuckelaere reconnurent avant et depuis la fin de la guerre « que l'envoi en mission était une faute ».

10) Que C. Rousseu, délégué du « Conseil de Flandre » au camp de prisonniers de Göttingen, y avoua, vers la fin de la guerre, après des conversations avec A. De Beuckelaere et d'autres soldats flamands faits prisonniers les derniers temps, « que le frontpartij avait beaucoup souffert, parce qu'après l'envoi en mission de Charpentier et de de Schaepdrijver [c'était Charpentier qui était réellement le délégué, disait-il, — et d'autres personnes bien renseignées disent la même chose], on n'avait pas créé aussitôt un nouveau mouvement avec, apparamment du moins, d'autres tendances, moins extrémistes. — En effet, cette fois-ci, les hommes avaient vu où l'on voulait les mener, et leur « colère contre nos amis Charpentier et de Schaepdrijver est grande ». C'est Rousseu qui parle. Nous pouvons ajouter qu'au camp de propagande de Courtrai aussi, les Flamands, même flamingants, faits prisonniers quelque temps après l'envoi en mission, étaient très montés non seulement contre les délégués et contre ceux qui les avaient envoyés, mais même contre tout le mouvement au front comme tel, au point qu'il y eut des discussions et des disputes si violentes qu'elles auraient pu tourner en bagarres, — au point qu'on dut renoncer à toute propagande directe. Soit dit en l'honneur de nos braves soldats flamands !

11) Qu'à maintes réunions du « frontpartij » tenues en Belgique depuis l'armistice, on poussa des bravos frénétiques en l'honneur des traîtres Charpentier et de Schaepdrijver. — Ce fut, par exemple, le cas à la réunion tenue à Gand pour fêter les cinq élus du « Vlaamsch front » lors de l'élection de Novembre 1919. Après la déclamation du poème de R. De Clercq : « Weg met de voogden ! » (A bas les tuteurs !), un soldat demanda la parole pour rendre hommage aux condamnés et aux bannis : Charpentier, de Schaepdrijver, Borms et Van Cleemputte. Ce qui fit éclater la salle en délire dans des acclamations sans fin. [Pour de plus amples renseignements, cfr. le compte-rendu de « Ons Vaderland » de cette réunion.]

12) Que depuis l'armistice le « frontpartij » est encore toujours directement en contact avec les traîtres Charpentier et de Schaepdrijver, réfugiés en Hollande ; que non seulement ils correspondent, mais que

des personnes marquantes résidant en Belgique sont allées conférer avec eux là-bas.

Donc, dans la nuit du 1^{er} mai 1918, *Charpentier et de Schaepdrijver* étaient passés à l'ennemi, comme délégués du Frontpartij.

Nous avons dit qu'ils avaient une mission auprès du « *Conseil de Flandre* ». Ils n'avaient pas que cette mission-là ; *ils en avaient encore une autre auprès des Allemands*, cent fois plus dangereuse pour notre armée et celles de nos Alliés, cent fois plus criminelle.

Après leur interrogatoire par les Allemands, les délégués trans-mirent la note suivante. La pièce est si monstrueusement explicite, qu'à première vue, pour des non-initiés surtout, elle paraît incroyable. Elle est pourtant authentique.

« L'envoi de délégués au Conseil de Flandre était déjà à l'étude depuis 3 mois. Toutefois les meneurs n'arrivaient pas à se mettre complètement d'accord. Tous les meneurs n'étaient pas encore assez radicalement activistes. L'unité de vue se fit il y a 3 semaines. Un plan de passage échoua à Dixmude, notre secteur, il y a 14 jours.

Notre mission proprement dite (eigenlijke) : Renseigner au long le conseil de Flandre, en particulier les prof. Dosfel, Speleers, Depla, Jacob sur le mouvement au front, les noms de ses membres les plus en vue, ses plans de politique future.

• A côté de ceci, faire connaître aux Allemands quelle force activiste sera, pour l'avenir, la partie flamande de l'armée belge, (leur demander) de mettre par conséquent tout en œuvre pour encercler ou faire prisonnière l'armée belge — ou du moins la plus grande partie possible.

L'internement, qui suivrait immédiatement la capture, serait à concevoir comme suit : 1) D'abord, division (de l'armée) en régiments flamands et wallons, maintien de l'organisation activiste du front, qui peut ainsi être consolidée et complétée. Dans le cadre de celle-ci, jonction avec le groupe Göttingen.

— 2) Après ceci, incorporation (indeeling) régionale — arrondissement — canton. Au cours de cet internement, on mènerait une ardente campagne au moyen de meetings et d'écrits, et l'on jetterait la base des associations d'anciens combattants. Cet internement, conçu de telle façon, permettrait d'employer immédiatement après la guerre les associations d'anciens combattants comme une puissance activiste.

Mission secondaire : Prendre la parole par tout le pays comme propagandistes ; faire connaître à la masse, par des meetings et des écrits, le martyre des Flamands à l'Yser ; aller renseigner les parents de flamingants notoires du front sur l'opinion de leurs fils et les punitions et poursuites encourues de ce chef.

Organisation du mouvement activiste du front. *Naissance :* Mai, Avril 1916. Comme contre-coup du courant flamingant en Flandre occupée, et des attaques excitantes, odieuses de la presse, inspirées ou autorisées par le gouvernement du Havre. Les deux premières années de guerre : Les flamingants d'avant la guerre, à l'armée, se morfondaient (vergingen in lijdzaamheid), ne se connaissaient pas, manquaient mutuellement de renseignements. Les étudiants flamingants recher-

chèrent de nouveau leurs connaissances d'antan. Il se produisit du remuement (woeling), et de là un début d'organisation (début de 15).

1^e Phase : Se borna à des cercles d'étude qui se réunissaient dans l'une ou l'autre maison privée ou dans une chambre d'un officier ou d'un aumônier. Ces réunions des soi-disant (« zoogenaamde ») cercles d'étude devinrent au fond des meetings.

2^e Phase : Vers Mars-Avril 17, les cercles d'étude furent défendus par arrêté ministériel. A partir de ce moment, le mouvement fut complètement organisé en secret, d'après la nécessité de ce secret. A vrai dire, cette nouvelle organisation ne naquit pas comme suite de cette interdiction, mais à cause de celle-ci elle fut systématiquement poursuivie et complétée. Cette organisation s'adapte tout-à-fait à l'organisation militaire.

Schema :

Assemblée d'armée ou Comité supérieur (« Opper-Komiteit »).

Siègent dans l'assemblée d'armée : le doyen (« hoofdman ») ou « Ruwaard », les chefs ou délégués des 6 divisions, les deux secrétaires confidentiels (« geheim-schrijvers »), éventuellement quelques remplaçants ou adjoints des chefs de divisions.

L'assemblée d'armée remplit en quelque sorte le rôle de corps législatif, et se réunit tous les 8 jours.

Un comité pour chacune des 6 divisions.

Y siègent : le chef de division, le délégué de chaque régiment d'infanterie, de cavalerie, de corps de transport, d'artillerie : se réunit tous les 15 jours ou 3 semaines.

Un comité pour chaque régiment.

Y siègent : le chef de régiment, un chef pour chaque bataillon ; se réunit à des périodes indéterminées.

Le comité de bataillon.

Y siègent : le chef de bataillon et le chef de chaque compagnie ; se réunit à des périodes indéterminées.

Dans certaines unités, cette organisation est tellement complète que même les pelotons, sections et escouades ont leurs chefs particuliers.

Les noms des membres de l'assemblée d'armée et ceux des chefs de divisions sont tenus secrets. Au Havre (ministère), Calais et dans les camps d'instruction, il existe des petits clubs dépendants de l'organisation du front.

Activités générales.

1) Renseigner régulièrement l'assemblée d'armée, au moyen de rapports, sur la propagande accomplie. Celle-ci consiste à faire des adeptes, à les incorporer dans l'organisation.

2) L'assemblée d'armée donne les directives générales, qui sont répandues par après par la voie hiérarchique des comités inférieurs.

3) L'impression et la mise en circulation de pamphlets dont le texte est rédigé par le comité d'armée. — L'enrôlement d'officiers, etc.

Une discipline de fer lie tous les chefs.

(signé) Karel de Schaepdrijver.

J. Charpentier.

Torreele Marcel.

Haesaert Vital.

Cooleen Bernard.

UN

Livre Noir

DE LA

TRAHISON ACTIVISTE

PAR

RUDIGER

“ LE JOURNAL DES COMBATTANTS „
ORGANE OFFICIEL DE LA
FÉDÉRATION NATIONALE DES COMBATTANTS
11, QUAI DU COMMERCE, 11
BRUXELLES

PRÉFACE

Ce livre traite des trahisons commises au cours de la guerre par des soldats belges, victimes du maximalisme flamingant, dans les camps de prisonniers en Allemagne et au front de l'Yser. Ce n'est qu'après de longs mois d'hésitation, et après en avoir par deux fois reculé la publication (la première fois vers novembre 1919, la seconde fois en mars 1920), que je me suis décidé à le faire paraître, ne pouvant me résoudre à contribuer indirectement, par mon silence, à des manœuvres qui mènent à la ruine du pays. Je n'accomplis pas ce devoir sans profonde tristesse : parmi ceux que j'accuse, il y en a plus d'un que je voudrais pouvoir estimer, et la cause flamande qui leur fit commettre leurs crimes, reste la mienne.

Est-ce assez dire que les errements des uns ne m'aveuglent pas sur les fautes des autres?

J'aurais préféré écrire en ma langue maternelle, mais ai cru devoir y renoncer pour des raisons pratiques.

J'ai tenu à user d'indulgence envers les personnes moins gravement compromises, en passant leurs noms sous silence.

Une enquête sérieuse fournira la preuve de tout ce qui est avancé dans ce livre, fruit de longues et minutieuses recherches à caractère purement personnel et privé.

Puisse mon humble et ingrat travail contribuer à délivrer la cause flamande d'individus qui la déshonorent !

Aux Combattants.

Camarades,

En terminant ce livre, je me trouve triste d'avoir dû remuer tant de choses écœurantes. Mais n'était-ce pas un devoir d'arracher le masque aux ennemis de la patrie ? N'est-ce pas toujours un devoir de proclamer la vérité ?

Avais-je le droit, comme Belge et comme Flamand, de parler en cette matière ?

Pendant la guerre, en Allemagne — où il y avait du danger à le faire — j'ai ouvertement prêché la fidélité au pays et au Roi. Depuis la guerre, en Belgique — où il y avait quelque danger à le faire — je n'ai pas hésité à me conduire en bon compagnon envers des flamingants imprudents, mais honnêtes. Enfin, n'ai-je pas moi-même été l'objet de menées surnoises et haineuses de la part de compatriotes sans discernement et sans caractère, parce que l'activisme ne m'empêcha nulle part et jamais de me sentir « Flamand ».

Camarades flamands,

Pour que, tous ensemble, fiers de notre Droit, nous puissions commencer le travail de justice et de pacification, il nous est un devoir, une nécessité, de poser un glaive nu entre nous autres et la triste bande des perdus. Alors nous réussirons, sûrement ! Par-dessus les têtes des semeurs de discorde et des arrivistes ! Pour le salut et du peuple flamand et du peuple wallon, dont les cœurs droits sont frères et ne demandent qu'à loyalement s'entendre. — Pour ma part, je n'ai jamais failli pour la Belgique : n'est-ce pas un gage que je ne faillirai jamais non plus pour les droits sociaux imprescriptibles du peuple flamand ?

Camarades,

J'ai l'impression de partir en mission, tout seul, par une nuit noire, au milieu des lignes ennemies. Vous seuls, vous savez ce qui se passe en ce moment-là dans le cœur du soldat. Il le fallait !... Mais lorsque, dans quelques heures, vous entendrez sauter la position ennemie, camarades, je vous en supplie, alors, tous, montez une fois encore à l'assaut ! Le pays, c'est nous autres ! Le pays n'a que nous pour oser et pour avoir du cœur ! Et lorsque, nous autres, nous disons : « Nous voulons ! », tous savent que le

chemin mène tout droit, et que la fin est honnête et élevée. Car dans le sang et dans le feu nos âmes se sont épurées à l'état de l'or le plus pur, et dans le grand vide de la Mort nos poumons ont exhalé les derniers germes de la mesquinerie et de l'égoïsme, pour se gonfler ensuite de l'éther léger de l'idéal et du sacrifice ! Debout, camarades ! Allons-y ! C'est pour la patrie, c'est pour nous-mêmes, c'est pour tous nos camarades qui sont restés là-bas !

Et si bien des personnages responsables restent indifférents ou complices, nous avons encore notre bon Roi, notre Chef de l'Yser, qui, au milieu des ministres, qui passent, et des Représentants du peuple, qui trop souvent ne représentent qu'eux-mêmes, saura encore mener la Belgique à l'Honneur et à la Victoire, parce qu'il est le Roi des Belges, et parce qu'il est Grand !

Rudiger.

FIN.
